

ORAISON FUNÈBRE

DE

M^{GR} RENÉ-NICOLAS SERGENT

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

PRONONCÉE DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE QUIMPER

Le 30 Août 1871

Par M. l'abbé J.-E. DARRAS

VICAIRE GÉNÉRAL DE NANCY, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL D'AJACCIO,

CHANOINE HONORAIRE DE QUIMPER ET DE TROYES.



QUIMPER

TYP. AR. DE KERANGAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

1871.

Oraison Funèbre
DE M^{GR} RENÉ-NICOLAS SERGENT

Évêque de Quimper et de Léon.

*Magnus autem fletus factus est omnium,
quoniam amplius faciem ejus non essent visuri.*

Il se fit une grande effusion de larmes, tous pleuraient, parce qu'ils ne devaient plus revoir sa face. (Acr. xx. 37-38.)

Monseigneur, (1)

Et vous tous, mes Frères et mes Sœurs en Jésus-Christ, enfants spirituels aujourd'hui orphelins d'un père tant aimé, pardonnez-moi si je viens rouvrir la source de vos larmes ; pardonnez-moi s'il arrive que je ne puisse retenir les miennes, en accomplissant un devoir imposé à ma faiblesse et accepté par elle dans un sentiment commun de piété filiale. Avec la grâce de Dieu, je ferai effort pour les refouler, je dirai comme saint Ambroise : « Pourquoi pleurerai-je, moi qui parle de lui, quand vous le pleurez tous ? » *Cur solus fleam quem fletis omnes ?* Oui, je ferai effort pour comprimer l'élan de la nature et les

(1) S. G. Mgr BÉCEL, Évêque de Vannes.

angoisses de l'amitié. Qu'a-t-elle d'ailleurs à faire ici la nature, en présence d'un évêque qui sut, comme lui, dompter la nature ? Il aimait d'un amour fort. Comme toutes les âmes trempées dans le surnaturel, il évitait l'attendrissement ; jamais il ne paraissait moins ému que lorsqu'il l'était davantage. Le cœur portait seul, chez lui, le poids de ces luttes intimes, où le triomphe appartenait toujours à la volonté soutenue par la grâce. Le cœur, selon le mot de saint Augustin, fut toute sa vie : *Vita hominis cor ejus*. Hélas ! c'est ce cœur qui fit sa mort.

Sa mort, ô mon Dieu ! Il n'est que trop vrai, elle est tombée sur nos têtes comme la foudre, « et il se fit une grande effusion de larmes ; tous pleuraient, parce qu'ils ne devaient plus revoir sa face. » Mais cette mort dont la nouvelle, portée comme sur l'aile de l'éclair, nous surprit et nous consterna tous, elle ne put, si rapide fut-elle, le surprendre lui-même. Elle n'eut d'aiguillon que pour nous ; elle n'en avait plus, depuis longtemps, pour lui. Il l'attendait chaque jour et se tenait prêt à lui ouvrir la porte. La pensée de la mort était la compagne assidue, familière, préférée, de ses longues nuits passées sans sommeil à prier et à travailler ; à prier et à travailler pour vous, mes Frères. Il aimait à parler de sa mort, et combien de fois il infligea à des cœurs dévoués la douleur de pareilles confidences !

Le jour où il quitta, pour n'y plus rentrer vivant, ce diocèse, cette famille chérie dont il était le père, il aurait pu dire, comme saint Paul au clergé et aux fidèles d'Ephèse : « Vous savez comment, depuis le premier jour de mon arrivée en ce pays, « je me suis consumé à servir le Seigneur et vous en toute « humilité, parcourant vos cités, vos campagnes, visitant vos « demeures, ne négligeant rien de ce qui pouvait vous être utile. « Témoin de Dieu, j'attestais que le temps de la conversion « sociale et de la pénitence était venu. Témoin et juge au sein « de l'Eglise assemblée, j'ai attesté la véritable foi en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Et maintenant je sais que vous ne « reverrez plus ma face, ô vous tous parmi lesquels j'ai passé

« annonçant le royaume de Dieu ! Mais c'est à ce Dieu que je « vous recommande : il a la puissance pour continuer l'édifice « et transmettre l'héritage à des mains sanctifiées : *Commendo vos Deo, qui potens est ædificare et dare hæreditatem sanctificatis.* »

Tel ne fut pas cependant le langage de votre père, du pasteur de vos âmes, de votre tant regretté et si regretté évêque. Il s'était fait un manteau de modestie, une atmosphère d'humilité, et comme une seconde nature du mépris de soi-même, ou plutôt, car ces termes ne rendent suffisamment ni ma pensée ni la réalité, il vivait simplement dans l'oubli complet de sa personnalité propre. Si, dans ce moment, se levant du sépulcre qu'il a choisi aux pieds de la statue de la Sainte Vierge, de ce sépulcre où il repose, arrosé de nos larmes, attendant la bienheureuse résurrection, il paraissait soudain au milieu de cet immense auditoire, debout, en face de moi, je crois l'entendre : M'avez-vous donc si peu connu ? me dirait-il. Vous ai-je jamais permis de faire mon éloge ? Vous ai-je paru tel pendant ma vie que vous n'avez pas à respecter, après ma mort, le secret et le silence dont j'aimais à m'envelopper ?

Eh bien ! non, ô Père, je ne vous louerai pas. La mort ne délie point les engagements, elle les consacre. L'humilité, qui se couronne au ciel, conserve ses délicatesses par delà le tombeau. Une voix consacrée (1) a fait de vous, dans l'assemblée des saints, un éloge qui ne saurait être surpassé. Je ne serai point votre panégyriste. Hélas ! pourquoi Dieu me réservait-il la douleur d'être votre historien ?

C'est ainsi, mes Frères, que ses œuvres loueront seules aujourd'hui, devant vous, l'illustrissime et révérendissime Père en Dieu, Monseigneur René-Nicolas SERGENT, évêque de Quimper et de Léon, assistant au Trône pontifical.

(1) S. G. Mgr BROSSAIS DE SAINT MARC, archevêque de Rennes et métropolitain de la Bretagne, dans une allocution vraiment apostolique, prononcée le jour même des funérailles, avait fait l'éloge de son vénérable et regretté suffragant.

I.

A un siècle qui tue les évêques et verse comme l'eau le sang des prophètes du Seigneur, il serait bon d'apprendre ce qu'est le cœur d'un évêque. Quand Dieu prépare un homme mortel à cette grande chose qu'on nomme la paternité des âmes, il le prend de loin, dès le berceau, dans les bras d'une pieuse mère, le fortifie par l'épreuve, le purifie au creuset de l'immolation. La condition sociale, le rang, la fortune, et ce qu'un langage de convention appelle « la naissance, » ne sont ni des titres ni des obstacles à l'élection divine. Pierre était un pêcheur, Paul un noble citoyen romain. A l'un il sera dit : « Laisse ta barque et tes filets ; » à l'autre : « Quitte ton comptoir et ton or ; » à un troisième : « Laisse les morts ensevelir leurs morts » et recueillir le riche héritage, mais à tous les appelés le même ordre se fait entendre : « Charge la croix sur tes épaules, ne regarde plus en arrière, suis-moi. » C'est donc le renoncement, le sacrifice, qui se rencontrent au début, au milieu et au terme de tout apostolat chrétien. La fécondité spirituelle s'achète au même prix que l'autre, par la douleur. Bénies soyez-vous, mères chrétiennes, qui ambitionnez pour vos fils un tel avenir ! Pareilles à cette héroïne qui, en face de l'échafaud dressé aux jours de la Terreur pour un vénérable et saint prêtre, prit son petit enfant dans ses bras, et l'élevant vers l'ignoble instrument de supplice qui allait devenir un Calvaire, lui dit : « O mon fils, si Dieu exauce mes vœux, toi aussi un jour tu seras prêtre ! »

Telle était, en 1802, dans la petite cité de Corbigny, au sortir des tempêtes de la grande Révolution, l'humble et vaillante mère, l'épouse de Jean-Nicolas Sergent, à qui Dieu, le 12 mai, donnait un fils qu'elle voulut appeler René, nom chrétien par excellence qui rappelle la double naissance dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, nom particulièrement cher à cette province de Bretagne. Il n'y avait du reste pas si loin qu'on pourrait le croire de la terre du Morvand, berceau de René, à la terre d'Armor, où tant de regrets devaient honorer son tombeau. Une origine commune semble historiquement

rattacher les deux races sœurs, aujourd'hui séparées par la distance, l'une ayant porté dans les montagnes du centre de la France la foi robuste et l'indomptable courage que l'autre n'a cessé de déployer, depuis tant de siècles, sur les rivages de l'Océan, sur les flots de la mer natale.

Veuve avant le temps, Marie Sergent, la jeune mère, apprit que son époux, capitaine dans les armées françaises, avait trouvé la mort sur un des champs de bataille espagnols. L'enfant, appelé à devenir dans l'ordre de la grâce le père de tant d'âmes, ne connut jamais son père selon la nature. Ses premières années coulèrent joyeuses, sous l'œil protecteur de deux mères, de deux Marie : l'une sa pieuse, sa tendre mère, dont je vous ai parlé ; l'autre, une seconde mère que l'Eglise lui avait donnée au baptême, sa marraine, Marie Cornu, dont les nobles aïeux avaient le privilège d'escorter les rois de France quand ils se rendaient à leur château de Chinon. Toutes deux lui parlaient sans cesse de sa mère invisible, la Reine du ciel.

De cette époque date son culte de tendresse pour Marie. « Aussi haut que remontent mes souvenirs, disait-il, je ne me rappelle pas avoir passé un jour sans réciter le chapelet. » A cette époque, il restait de l'ancienne Université de France un certain nombre de laïques vraiment chrétiens, qui comprenaient que, sans l'exemple, les préceptes de la foi donnés à la jeunesse constituent une dérision impie. L'un d'eux, M. Mercier, vivait à Corbigny. Plus tard il devint prêtre et laissa une mémoire en bénédiction dans l'exercice du ministère paroissial. Il se chargea d'initier le jeune René aux premiers éléments des lettres. La tâche était facile avec la vivacité d'esprit de l'élève, ses heureuses aptitudes, l'ouverture de son intelligence et de son cœur. Bientôt sonna l'heure de la première séparation, cette heure si cruelle pour les mères. Le collège d'Avallon était dirigé par un prêtre éminent, M. l'abbé Gally, parent du jeune René. De toute la Nièvre et des départements limitrophes, les plus honorables familles y envoyaient leurs enfants. Ce fut là que René fournit le cercle classique des humanités. Il se lia

avec toute une génération de condisciples qui marquèrent plus tard leur nom dans les rangs les plus élevés de la politique, de la guerre, de la diplomatie ou de la magistrature. Le charme et l'aménité de son caractère, la franchise de sa piété simple et droite lui faisaient pardonner sa supériorité intellectuelle. On put dire de lui ce que Saint-Grégoire de Nazianze disait du grand Athanase : « Durant le cours de ses études, il se fit autant admirer qu'aimer de ses compagnons d'âge, surpassant de bien loin les mieux doués par le travail, les plus laborieux par la facilité, s'attachant le cœur de tous par la vertu. »

La pieuse mère jouissait en silence et bénissait Dieu. Chaque succès de son fils le rapprochait, dans sa pensée, de la vocation qu'elle se plaisait à espérer pour lui. Quand il revint, à dix-huit ans, lui offrir ce premier diplôme que l'adolescence dépose avec une joie si pure et si légitime sur les genoux d'une mère, elle lui dit : « Dieu soit loué, mon fils, vous allez maintenant pouvoir vous consacrer tout entier à son service. » Elle se trompait de date : le jeune homme, avait déjà choisi une carrière. Il annonça son désir de commencer l'étude du droit. « Elle n'essaya même pas, disait-il plus tard, de combattre ma résolution. » Elle se contenta de dire : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » C'était en effet la volonté de Dieu. Le cœur que la grâce devait dilater un jour avait à faire l'expérience des choses humaines, afin de s'ouvrir à la compassion pour les misères humaines. En 1820, René venait à Paris, suivre les cours de droit. Parents chrétiens, qui exposez parfois si légèrement vos fils aux mêmes dangers, écoutez ce récit. La maison où il vint se fixer avec quelques condisciples passait pour une maison honnête. Elle en avait la réputation : les familles de la Nièvre sans défiance y envoyaient chaque année leurs enfants. « Un soir, » racontait depuis votre vénérable évêque, « un soir, le spectacle que j'eus « sous les yeux m'apprit ce que valait cette réputation d'honnêteté banale. Saisi d'horreur, et mesurant d'un clin d'œil « la profondeur du gouffre où se précipitaient tant de malheureux jeunes gens, victimes escomptées d'avance, je m'enfuis

« et ne remis plus le pied dans cet antre. » Lui du moins il emportait intègre son trésor, le trésor du nom chrétien, *christiani nominis thesaurus*. Combien d'autres, hélas ! y perdent à la fois leur nom de chrétien, l'honneur de leur famille et jusqu'à celui de leur nom d'homme. Il fuyait donc avec son trésor, mais il comprenait la nécessité de ne plus le compromettre. Il fit ce que la sollicitude des parents devrait toujours faire pour l'imprévoyance de leurs fils. Il choisit un asile, car ce Paris, sentine de vices et de crimes, est aussi, grâces immortelles en soient rendues à la miséricorde du Seigneur ! un centre d'héroïques vertus. Il alla frapper à la porte du collège de Notre-Dame-des-Champs, fondé et dirigé par M. l'abbé Liautard, dont le nom seul vaut un éloge.

Trois années s'écoulèrent dans cet asile, sous la protection de Marie. L'hôte de Notre-Dame-des-Champs trouvait le temps de suivre à la fois les cours de droit et ceux de médecine, et de donner lui-même des leçons comme professeur libre dans une institution bien connue alors, dirigée par M. Stadler, sous le patronage du baron D'Eckstein. Son labeur lui permettait d'aider de sa bourse des étudiants pauvres : il donnait généreusement et discrètement. Sa mère ne le sut jamais d'une manière positive ; elle le soupçonna cependant, (pardon de ce détail, mais il est caractéristique), en voyant se renouveler les provisions de linge, qu'elle ne refusait pas et qu'elle avait tant de bonheur à préparer de ses mains.

Elle s'entretenait un jour de la vocation de cet unique enfant, séparé d'elle par la distance, mais toujours présent à sa pensée. Elle en parlait avec un oncle du jeune homme, ce prêtre vénérable, curé de Vézelay, que la reconnaissance de Mgr Sergent attacha plus tard par un titre honorifique à la cathédrale de Quimper. « Vous prétendez que votre fils sera prêtre, lui répondit-il, et moi je vous dis qu'il l'est déjà. » Inspirée par le cœur, et vraisemblablement sans aucune intention de réminiscence, cette parole reproduisait presque textuellement un mot fameux de saint Grégoire à propos de saint Basile. Quelques jours après, une lettre de son fils apprenait à la pieuse mère

qu'il venait de subir heureusement ses examens de droit. La lettre se terminait par ces trois mots : « J'entre au Séminaire. »

A cette date, 1823, le siège épiscopal de Nevers, supprimé par le concordat de 1802, venait d'être rétabli. Un nouveau titulaire M. l'abbé Millaux, vicaire général de Reunes, y était nommé. « Vous serez, dit-il au jeune homme qui le consultait, vous serez le premier élève de mon séminaire. — Mais il n'y a point de grand séminaire dans votre diocèse, Monseigneur. — Eh quoi ! » répondit le digne prélat, qu'est-ce donc que la maison de l'évêque sinon le séminaire des clercs ? En attendant que nous en ayons un autre, acceptez celui-là. Vous commencerez sous ma direction et dans ma demeure vos études théologiques. — Il en fut ainsi : durant six mois l'ancien élève de droit fut le commensal et le disciple du saint évêque. En voyant de près ses vertus modestes, sa foi vive, son zèle épiscopal, il apprit à aimer avant de la connaître, cette province de Bretagne qui fournit, sans les compter, de tels hommes et de tels caractères. Le 11 mars 1826, le fils de Madame Sergent était prêtre. Les vœux de la courageuse mère étaient accomplis. Elle dit sans doute alors comme Siméon : « Maintenant, ô mon Dieu, vous pouvez renvoyer en paix votre servante. Mes yeux ont vu l'oint du Seigneur. » Elle s'endormit en effet, deux ans après, dans la paix de Jésus-Christ, le nom de Marie sur les lèvres. Son fils, de ses mains consacrées par l'onction sacerdotale, lui ferma les yeux.

Qu'est-ce donc qu'un prêtre ? Voici la réponse empruntée à l'un des plus illustres de ceux dont le sang fut versé naguère par des mains parricides (1). « Le prêtre est un homme de Dieu passant sur la terre » et devant répéter tous les jours : « Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi. » Il doit enseigner, consoler, bénir, le jour, la nuit, à toute heure ; immoler son temps, son repos, sa santé, sans relâche, sans trêve, pour sanctifier les âmes. Il ne garde rien de l'argent qu'il reçoit ; il possède comme ne possédant pas, il est le père de l'orphelin, le nourricier du

(1) M. Deguerry, curé de la Madeleine.

« pauvre, l'appui des délaissés. Il vit de sacrifice, au besoin il doit mourir en se sacrifiant. » Tel est le portrait du prêtre, tracé par un prêtre qui fut fidèle à ce programme jusqu'à la mort. En le reproduisant devant vous, mes Frères, je ne puis que confesser mon indignité personnelle, et je tremble comme si j'avais prononcé ma propre condamnation. Mais levez la main, vous tous, témoins chaque jour du dévouement de vos prêtres, vous qui les voyez à l'œuvre dans vos cités, dans vos bourgs, vos villages, et dites si telle n'est pas leur vie. La persécution peut répondre à leur dévouement par des fureurs insensées : la croix est la plus belle portion de leur héritage ; on peut les tuer, on ne saurait les empêcher en tombant de bénir leurs bourreaux.

L'ordinand de 1826 ne faillit point à l'activité, au zèle, aux labeurs du sacerdoce. Une petite paroisse, Mars-sur-Allier, dans le voisinage de Nevers, manquait de secours religieux ; ce fut là que le futur évêque de Quimper et de Léon porta les prémices de son ministère. En quelques mois, il avait conquis l'affection de son troupeau, réuni les enfants à des catéchismes presque quotidiens, reconcilié avec leur Dieu des âmes trop longtemps égarées. Il trouvait le temps d'enseigner les premiers éléments des lettres et de rendre à d'autres ce qu'il avait reçu lui-même. Deux de ses élèves de Mars-sur-Allier, les héroïques comtes de Bouillé, combattaient naguère, avec quelle gloire ? vous le savez, sur des champs de bataille où la victoire fuyait nos drapeaux. En octobre 1826, le collège de Nevers, réorganisé, était confié à un nouveau personnel exclusivement composé d'ecclésiastiques. Le curé de Mars-sur-Allier vint y occuper la chaire de rhétorique. Déjà l'on pouvait entendre, comme un roulement de tonnerre, les bruits sinistres qui précèdent toujours nos grands orages politiques. Au lieu de tenir ferme le gouvernail, on laissait aller au vent, et le pilote fuyait devant la tempête. Le navire sombra : 1830 vit l'écroulement d'un trône, et l'exil d'un souverain qui emportait dans les plis de son drapeau une triple génération de rois. Le collège de Nevers fut enlevé à la direction des maîtres habiles qui l'avaient rendu florissant. Mgr Millaux

ne vit point la ruine d'une institution sur laquelle il avait fondé de légitimes espérances. Mort en 1829, il avait eu pour successeur Mgr de Douhet d'Auzers.

Pendant que la révolution victorieuse jetait à la Seine la croix de Jésus-Christ, le signe du baptême et de l'honneur des Francs, pendant qu'un concert d'impiété, renvoyé par tous les échos, retentissait sur notre malheureuse patrie, une voix chrétienne s'était élevée du sein de la Bretagne, dominant les clameurs par son éloquence, forçant parfois le respect, souvent les sympathies, l'attention toujours. Le nouvel apologiste n'avait pas le charme mélancolique, la grâce cherchée, les vagues et molles langueurs de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Sa phrase était stridente comme son caractère, ses idées absolues, sa polémique inexorable. Que de colères ne souleva point autour de son nom le moderne Tertullien ! Mais aussi, dans la période encore pure de son épanouissement, combien n'éveilla-t-il pas d'ardeurs dévouées et sincères ? La Chesnaie devint un pèlerinage, puis un séminaire pour des intelligences d'élite. Là, dans ces landes de Bretagne, pour ne parler que de ceux qui étaient ou furent prêtres, Philippe Gerbet, l'œil fixé sur le maître, méditait les beautés de Rome chrétienne, Rohrbacher en étudiait l'histoire, Lacordaire l'éloquence, Combalot l'apostolat, de Salinis et de Scorbiac la tradition et l'enseignement. L'abbé Sergent y était avec eux, il n'était ni le moins distingué, ni le moins aimé d'entre eux. La ruche de ces abeilles de l'intelligence et de la foi forma bientôt des essaims, à Malestroit et Ploërmel d'abord, et peu après au collège de Juilly, où l'abbé Sergent retrouva une chaire. Un lien commun rattachait toutes ces âmes, le dévouement au Vicaire de Jésus-Christ, la foi à ses divines prérogatives. Mais l'orgueil du nouveau Tertullien, trop hâté de justifier en tout ce surnom prophétique, vint se heurter contre la pierre immuable sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Église. Le choc de cette pierre, guérit les humbles, il tue les superbes. Pour s'être incliné devant cette pierre, Fénelon est devenu deux fois immortel ; en lui résistant

M. de Lamennais devint un apostat. Génie foudroyé, il quitta Rome avec Satan dans le cœur. Ses plus chers disciples, (avec quelles larmes, quels accents d'éloquence, quelle filiale tendresse ? on ne l'a point oublié,) le conjurèrent de couronner quinze années de gloire par une soumission incomparablement plus glorieuse ; ils le supplièrent de donner au monde l'exemple de l'obéissance au Vicaire de Jésus-Christ, lui qui en avait si éloquemment formulé le précepte. De la Nièvre où il était retourné, l'abbé Sergent accourut pour essayer une dernière tentative. Il vit ce front chargé d'orages, sillonné par l'anathème sans repentir. Dès les premières paroles, il recueillit une véritable explosion de fureur contre Rome. L'injure, le ressentiment, le sarcasme, débordaient comme un torrent. Enfin, avec un geste plein de menaces, l'auteur des *Paroles d'un Croquant* termina par ces mots : « Le pape saura ce que valent les verges « dans la main de Lamennais ! — Hélas, répondit l'interlocuteur « consterné, les verges levées contre le Vicaire de Jésus-Christ, « se retournent dans la main pour frapper les persécuteurs ! » Le dialogue finit ainsi, et la séparation fut consommée. Le maître révolté continua de courir avec fracas vers l'abîme. Le disciple soumis à l'autorité infailible de Pierre retourna dans un petit village du Morvand, à Bazoches, où depuis quelques mois il venait d'être nommé administrateur, pour le quitter bientôt et aller avec le titre de vicaire exercer les fonctions du ministère à la Cathédrale.

Partout où la Providence, par l'organe de ses supérieurs, l'appelait à travailler au salut des âmes, il se dépensait avec la même docilité, le même zèle, le même succès, le même désintéressement. Un second héritage qu'il fit alors prit le chemin du premier, et fut en quelques mois dispersé dans le sein des pauvres : *Dispersit, dedit pauperibus*.

En 1833, l'antique abbaye bénédictine de Corbigny, dont les souvenirs remontent à Charlemagne, vit repeupler ses cloîtres déserts. Mgr d'Auzers, terminant son court pontificat par cette création féconde, avait la joie d'y installer le petit séminaire

diocésain. Le vicaire de la Cathédrale fut doublement heureux de reprendre dans sa ville natale le cours de rhétorique interrompu depuis quatre ans, et d'y seconder les efforts d'un excellent supérieur, M. l'abbé Rouchauce, un Breton lui aussi, transplanté sur les bords de la Loire par Mgr Millaux, son compatriote, et dont le clergé nivernais entoure encore aujourd'hui d'hommages l'heureuse et patriarcale vieillesse. En 1839, le vénérable supérieur résigna son titre à celui qui l'avait si efficacement aidé à en remplir les fonctions. Ces années passées à Corbigny étaient celles dont le souvenir resta le plus cher au cœur de votre évêque. Les sympathies dont il y fut entouré, embaumaient pour lui ce séjour. Vous avez sous les yeux l'un des témoins des jours heureux passés dans cette maison bénie. Qu'il me pardonne de le trahir : mais le spectacle de sa douleur a pu vous apprendre comment savait se faire aimer le supérieur de Corbigny. Vous dirai-je que là les études étaient florissantes, la piété en honneur, la discipline vraiment admirable ? Le nombre toujours croissant des élèves, leur distinction l'attesteraient assez. Des extrémités de la France, on venait visiter ce séminaire modèle et étudier les secrets de son gouvernement. La réputation du supérieur était telle qu'en 1842, lorsque Mgr Naudon fut transféré à l'archevêché d'Avignon, le diocèse de Nevers demanda pour évêque M. l'abbé Sergent. Seul, il protestait de son insuffisance, et priait Dieu d'éloigner de ses lèvres le calice. La nomination fut présentée à la signature ; la nouvelle s'en répandit ; clergé et fidèles tressaillaient d'allégresse : mais Dieu qui règle les heures et dispose des moments, exauça cette fois la prière de l'humble prêtre : il eut la joie d'apprendre qu'il était inopinément délivré, et que le diocèse de Nevers avait pour premier pasteur un apôtre en la personne de Mgr Dufêtre.

Le supérieur de Corbigny reçut du nouvel évêque, à titre d'honneur, des lettres de vicaire général, et continua jusqu'en 1847 le ministère de l'éducation chrétienne si fécond entre ses mains. Est-ce à dire qu'il ne connut pas alors les contradictions,

les luttes, les ingratitude, ce fiel et ce vinaigre que tous les serviteurs de Jésus-Christ doivent goûter après leur divin Maître ? Non, sans doute, et l'humanité n'épargnera jamais ces déboires au mérite et à la vertu. Mais avec quelle sérénité d'âme il alla au-devant de l'épreuve ? Avec quelle joie surtout il vit ouvrir à son zèle une carrière plus modeste en apparence, mais si grande à ses yeux parce qu'il y avait des âmes à sauver. Sur les rives du Beuvron, abritée par des hauteurs couronnées de forêts, comme un nid caché dans le feuillage, à distance presque égale de Corbigny et de Clamecy, s'élève la petite bourgade de Brinon. Brinon ! je viens de le redire, ce nom que votre évêque aimait tant à prononcer, Messieurs, et où le sien ne sera jamais oublié. Toujours vicaire général dans cette humble cure, ses paroissiens purent ignorer son titre, mais ils connurent bientôt son cœur. Dans cette année 1847, placée entre deux fléaux, la disette et la révolution, le bon pasteur nourrit son troupeau de sa pauvreté. Des mains amies avaient pieusement essayé de meubler le presbytère ; elles y avaient déposé quelques douzaines de couverts d'argent. Comme jadis le saint roi d'Angleterre, Oswald, faisait briser sur sa table les plateaux d'argent massif pour en distribuer à chaque pauvre une part, ainsi fit le curé de Brinon. L'amitié remplaça l'argenterie disparue, et les pauvres la partagèrent encore. Et cette lutte entre deux amis, pourquoi ne le dirai-je pas ? elle eut pour théâtre non-seulement le presbytère de Brinon, mais le palais épiscopal de Quimper, où l'argenterie ne put réussir à s'acclimater. La lutte dura autant que la vie de l'un, et ne lassait jamais l'infatigable persévérance de l'autre.

Vous savez maintenant ce qu'était le curé de Brinon. Rien d'étonnant si les populations du Nivernais songèrent à l'envoyer en 1848 à la Constituante.

En 1850, une nouvelle loi d'instruction publique avait brisé quelques-unes des vieilles entraves, et permis à l'Eglise une plus grande part d'action. Un certain nombre d'ecclésiastiques furent choisis, parmi les plus distingués, pour occuper de hautes

fonctions dans l'enseignement. Le curé de Brinon fut désigné ; il dut s'arracher à l'amour de ses paroissiens, et devint recteur de l'Académie de la Nièvre.

Les événements se précipitaient. En 1852, Mgr Dufêtre le nommait vicaire général titulaire et archidiacre de Bethléem. Ce dernier titre rappelle un touchant épisode des Croisades. En 1168, Guillaume IV, comte de Nevers, mourait à Saint-Jean d'Acre. Par son testament, dicté en présence des barons de l'armée et signé par eux, il léguait aux évêques de Bethléem un hospice fondé par son père, dans un faubourg de Clamecy, à la condition que si jamais ils étaient bannis de la Terre-Sainte, ils viendraient fixer leur siège dans cet hospice de Clamecy et dans son église, qui prit dès lors le nom de Notre-Dame de Bethléem. Les événements, dès la fin du XIII^e siècle, réalisèrent les prévisions du noble donataire. Chassé de l'église de la Nativité, l'évêque fugitif retrouva une image de la Palestine dans la Bethléem de Clamecy, et ce titre épiscopal subsista jusqu'à la première Révolution.

Le nouvel archidiacre de Notre-Dame de Bethléem n'avait point à conquérir les sympathies du diocèse de Nevers. Il s'en montra digne, ce qui est plus méritoire et plus difficile encore. Il possédait à un degré éminent les qualités de l'administrateur : la prudence, la modération, le dévouement, la science compétente, le discernement des esprits, la connaissance des hommes et des choses, et surtout l'égalité d'âme, l'affabilité, ou pour tout dire d'un seul mot, la *mansuétude*, cette vertu par excellence que la sainte liturgie romaine place au premier rang dans toutes les messes qu'elle consacre à la mémoire des confesseurs pontifes : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus*. Ce n'étaient cependant là que des mérites extérieurs, si je puis dire ainsi, dont l'auréole était visible à tous les yeux. Mais dans la vie intime de son âme, dans le secret d'une conscience dont la délicatesse faisait l'admiration de ceux qui furent appelés à la connaître, il cachait des trésors invisibles et non moins précieux de spiritualité, d'union contemplative avec Dieu.

Quatre volumes, intitulés *Méditations sur les vérités essentielles de la religion*, que l'amitié arracha à sa modestie, et qui sont aujourd'hui dans toutes les mains, ont mis en lumière cette gloire intérieure de son âme. Ce qu'on sait moins ici, mais ce dont on se souvient encore à Nevers, c'est que chaque dimanche l'archidiacre de Bethléem, avec son vénérable ami Mgr Gaume, se faisait gloire d'enseigner aux enfants les vérités de la foi. Le *Catéchisme de persévérance* par Mgr Gaume restera comme le monument de cet humble apostolat exercé en commun.

Et maintenant l'heure de la Providence est venue. La première partie de cette vie si laborieuse est écoulée : une seconde va s'ouvrir sur un plus vaste théâtre.

II

J'en atteste le souvenir de tous ses amis, de tous ceux qui l'ont connu, il n'ambitionna jamais le redoutable fardeau de l'épiscopat. Quelques jours avant cette nomination, inattendue pour lui, le ministre des cultes lui avait demandé s'il ne désirait pas quelque chose : « Oui, répondit-il ; je vieillis et je « dirais volontiers le *Solve senescentem*. Qu'on me donne, si ce « n'est pas trop pour moi, une retraite à Saint-Denis. » — Cependant la mort vint, comme aujourd'hui, ravir au diocèse de Quimper, en la personne de Mgr Graveran d'illustre et sainte mémoire, un pasteur selon le cœur de Dieu et selon votre cœur, qui avait glorieusement continué la chaîne de vos grands pontifes. L'église de saint Corentin était veuve : comme aujourd'hui, elle pleurait. Seulement elle avait pour traduire sa douleur une voix plus éloquente, dont les échos de cette basilique vous rediraient encore les nobles accents, si vos cœurs avaient pu les oublier. On apprit que M. l'abbé Sergent, vicaire général de Nevers, était appelé à recueillir l'héritage de saint Corentin, à inscrire son nom à côté de ceux des Rosmadec, du Louet, de Plœuc, de Saint-Luc, de Crouzeilhes et de Poulpiquet. Le nom n'était pas encore aubli par une parole de l'auguste Pie IX, qui appela plus tard votre évêque « le Sergent du Pape. »

L'homme si connu à Nevers était un inconnu ici. Préconisé dans le Consistoire du 23 Mars 1835, l'archidiacre de Notre-Dame de Bethléem fut sacré le 20 Mai suivant, à Paris, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, non loin de la maison de Notre-Dame-des-Champs qui avait protégé sa jeunesse. Le successeur de saint Martin de Tours, le cardinal Morlot, sacra le successeur de saint Corentin, et les liens historiques qui rattachent l'apôtre de la Touraine à celui de la Cornouaille se resserrèrent en ce jour. Bien avant de se prosterner sur le pavé du sanctuaire, à la première nouvelle d'une élévation qui le faisait trembler, pendant que sa demeure se remplissait d'amis pleins d'allégresse, il s'était dérobé à toutes les félicitations, et courant au guide de sa conscience : « Jurez-moi, devant Dieu, lui dit-il, de me parler en toute vérité, selon votre conscience. Ne croyez-vous pas que je sois insuffisant et que je doive me récuser ? » Ame de mon père ! pardonnez à votre fils de redire ici et comme sur les toits cette confidence faite à l'oreille. — « Au nom de la sainte obéissance, fut-il répondu, je vous ordonne de courber la tête, de porter le fardeau de l'Évangile et le poids des âmes. » — Il se soumit, et sa pensée se reposa alors dans un abandon filial sur le cœur de Marie. « Je la prierai, disait-il, d'être le véritable évêque ; moi je serai son serviteur. » L'image de Marie lui tint lieu d'armes, et sa devise fut la prière si aimée : *Ave, maris stella*. Sur son bâton pastoral, il fit graver l'invocation de Notre-Dame-de-Rumengol, et après s'être préparé, comme au cénacle, sous le regard de Marie, il vint recevoir la plénitude du sacerdoce et les grâces de l'Esprit-Saint. Quand le nouveau pontife prit congé de ses amis anciens pour aller à des fils encore inconnus, un Nivernais, un des hommes les plus considérables de ce temps, dit à la délégation du vénérable chapitre de Quimper : « Recevez mes félicitations ; nous savons ce que vous gagnez, parce que nous savons ce que nous allons perdre. »

On se souvient encore de ce premier jour, trop tôt suivi du dernier, où il fit son entrée dans cette ville. Sur son passage,

la foule s'agenouillait, avide de recueillir ses premières bénédictions. Les magistrats si religieux, tous les ordres, tous les rangs, le peuple entier, étaient venus à sa rencontre. Le clergé précédait son nouveau pasteur, au chant des hymnes d'allégresse mêlés aux joyeuses volées des cloches. « Je marchais ainsi, disait-il plus tard, entouré de tant de joie, et je pensais que la même pompe extérieure se déploierait avec un autre caractère pour mes funérailles. Chaque pas semblait me rapprocher du tombeau. Faites, ô mon Dieu ! disais-je, que je sois digne un jour des larmes de ce peuple qui vient aujourd'hui à moi si plein de confiance, et qui ne me connaît pas encore ! » Un autre souvenir, et un autre rapprochement. « Quand je vis ajoutait-il, le portail de Saint-Corentin, avec l'échafaudage qui masquait ses tours inachevées ; quand, à la porte de la basilique, arrêté par un discours que j'entendis à peine, auquel je répondis comme il plut à Dieu, je vis cette cathédrale, mon épouse sainte, dans l'état où le faux goût des âges précédents l'avait réduite, je priai ardemment et je disais : Etoile de la mer, Marie, ma patronne, obtenez de votre doux Fils que je ne meure pas avant de voir cette chère église devenue le joyau de la catholique Bretagne. » O père ! lors de ce dernier jour que seul vous aviez contemplé dans le premier, lorsque, sous un ciel sombre comme nos cœurs, à travers les rues remplies et silencieuses, accompagné sur votre lit funèbre par le premier magistrat de ce département, un ami de vos dernières heures, par les dignes représentants de la justice, par l'éminent administrateur de la cité, vous qui aviez tant servi sur cette terre la cause de la justice, et tant fait pour la prospérité de cette ville ; au moment où le cortège, par un chemin arrosé de nos larmes, arrivait en face des tours de Saint-Corentin, un rayon de soleil, passant à travers les flèches à jour, vint illuminer votre front décoloré par la mort, à la même place peut-être où, seize années auparavant, vous fîtes ce vœu si magnifiquement accompli.

Mais pourquoi mêler ces images de deuil au souvenir des fêtes

de l'avènement. Un évêque était venu dans la cité de saint Corentin. Nul ne s'y méprit : dans les traits de ce noble visage, empreint de tant de majesté jointe à une telle mansuétude, tous les regards avaient reconnu, tous les cœurs avaient salué un véritable père. Les premières paroles qu'il vous adressa, mes Frères, furent celles-ci : « Vous êtes dans notre cœur à la vie et à la mort ; avec joie je donnerai ce que je possède et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes. Heureux si je pouvais apporter au milieu de vous l'esprit éminemment épiscopal de mon vénérable prédécesseur ; s'il m'était donné d'adoucir, par une imitation fidèle de sa vie, les regrets amers qu'il vous laisse ; si, comme lui, nous appuyant sur votre amour beaucoup plus que sur l'autorité dont nous sommes revêtu, nous parvenions à rendre sa perte moins sensible en continuant son œuvre. Les bénédictions que vous avez le droit d'attendre de notre ministère, nous implorerons pour les obtenir le secours de la Vierge sans tache, l'Etoile de la mer, afin que par son intervention, vos cités et vos bourgs, vos flots et vos champs, vos marins et vos laboureurs, soient toujours bénis et protégés. Nous rendons grâce au souverain Maître de ce que notre diocèse est célèbre entre tous par son dévouement au siège apostolique, par son amour pour le vénéré successeur de saint Pierre. Que pourrions-nous dire de votre piété ? Elle se manifeste dans ces deux merveilleuses tours qui s'élèvent rapidement vers le ciel, et qui seront l'éternel honneur de la contrée. Gardez-vous de faiblir en cette grande œuvre, souvenez-vous toujours que c'était la pensée sacrée de votre évêque mourant et qu'il vous l'a recommandée avec instance, ne voulant pour la réaliser que la foi des Bretons. »

Tel fut son programme, mes Frères. S'il y fut fidèle, vous le savez tous, et il me semble entendre encore le vénérable grand-père de tous les Bretons, *tad coz an oll Vretoned*, le métropolitain si cher à toute la province ecclésiastique de Bretagne, vous dire, en présence de l'évêque mort, les trois qualités qui avaient distingué l'évêque vivant : le zèle pour

la maison de Dieu, le culte de la Vierge Marie, le dévouement au Saint Siège.

La première visite du nouveau pasteur fut pour la noble cité de Brest, le boulevard maritime de la France. Il y fut accueilli comme dans la ville épiscopale. Un trait que la mort a révélé, et qui se rattache à cette époque. Une pieuse et charitable initiative avait réuni dans un pauvre asile les enfants vagabonds et abandonnés ; une religieuse veillait, avec la tendresse d'une mère, sur ce petit troupeau de délaissés. Les ressources étaient nulles, mais le dévouement infatigable. L'évêque ne pouvait s'arracher à ce modeste asile, dont il voulut connaître en détail tout l'aménagement. Puis, prenant à l'écart la religieuse, il versa dans ses mains les billets de son portefeuille, l'or de sa bourse, l'argent de toutes ses poches, la menue monnaie, tout. Il ne lui restait plus un sou pour continuer son voyage, et comme l'humble fille, toute confuse et les larmes aux yeux, lui en fit l'observation : « Soyez tranquille, lui dit-il en souriant, et surtout pas un mot à personne : on me fera volontiers crédit à moi ; on ne le ferait pas si facilement à vous. »

Je citerais par milliers des actes de ce genre : sa vie en fut comme parsemée. Ce n'était là pourtant qu'une des manifestations les moins touchantes, si je l'ose dire, et les moins fécondes de sa charité. Il possédait la véritable intelligence sur le pauvre et l'indigent : *Intellexit super egenum et pauperem*. Oh ! qui multiplierait, dans nos jours de lutte à main armée du pauvre contre le riche, cette intelligence qui pacifierait les esprits, sauverait la France et le monde ? La foi seule peut faire ce miracle. Aux yeux de la foi, la pauvreté, la richesse, accidents transitoires, sont choses intrinsèquement indifférentes. S'il y avait un avantage, il serait en faveur de la pauvreté, plus voisine du ciel que la richesse. Celle-ci a pour compensation un devoir, la charité. La solution du problème, que ne trouvera jamais le rationalisme, est écrite, depuis dix-neuf siècles, dans l'Évangile. Elle fonctionne, permettez-moi de vous en féliciter, dans vos religieuses campagnes. Là, la pauvreté est honorée, et la

richesse ne connaît pas l'orgueil. Le pauvre trouve un frère dans le riche, et le riche vénère dans le pauvre un membre souffrant de Jésus-Christ. Le pauvre prie ; et sa prière, le riche la lui demande, la sollicite comme une précieuse aumône, « parce que Dieu entend les soupirs de l'indigence et incline l'oreille aux supplications de la pauvreté. » Qu'y a-t-il donc à faire autre chose, sinon rendre la foi à ceux qui l'ont perdue, la maintenir chez ceux qui ont eu le bonheur de la conserver ?

C'était l'objet continuel des pensées de votre évêque. Combien de fois, « se reposant, comme Israël, à l'ombre de son figuier, » il entretenait ses amis de ses vastes et fécondes pensées. « Je suis un bâtisseur, disait-il. On parle de ces tours achevées, de la restauration de cette cathédrale, de cent églises élevées dans ce diocèse et consacrées par mes mains, de séminaires, de maisons religieuses, que sais-je ? et l'on se dit peut-être : Cet évêque aime la truelle. Oh non ! mais j'aime les âmes, j'aime les pauvres. Je fais travailler, afin de pouvoir atteindre l'âme des travailleurs. Donner du travail aux mains valides, c'est la meilleure aumône matérielle, mais elle n'est que matérielle ; il faut s'en servir pour faire accepter l'aumône spirituelle, pour faire désirer, avec le pain qui nourrit le corps, le pain substantiel de la vérité et de la foi qui nourrit les âmes. » Voilà ce qu'il disait.

Aussi comme il honorait les ouvriers, et comme il était vraiment leur évêque et leur père ! Leurs instruments de travail lui étaient familiers. « Notre évêque sait notre métier mieux que nous, » disaient-ils quelquefois. Il avait, en effet, les mains ingénieuses comme la charité ; mais, du marteau qu'il employait habilement, il voulait surtout frapper les âmes. Lors de la consécration de cet autel, vraiment unique en son genre ; au festin d'honneur qui suivit la cérémonie, il fit asseoir les chefs ouvriers qui avaient illustré leur profession en travaillant à ce magnifique ouvrage. Quant à l'éminent artiste à qui appartient l'exécution de ce chef-d'œuvre, il me pardonnera de vous l'avoir dit, je l'ai vu pleurer, fondre en

larmes, pleurer comme on pleure un père, en apprenant que vous aviez perdu le vôtre. Que d'âmes, en effet, ce père bien-aimé ne voyait-il pas à rattacher à la foi et à l'Eglise de Jésus-Christ par les arts ? Qu'ils le disent, ces maîtres habiles, devenus ses reconnaissants disciples, dont le talent et la foi se sont faits transparents dans les flèches à jour, les vitraux et les fresques de cette cathédrale !

Son zèle pour la maison de Dieu doit donc et surtout s'entendre d'un zèle ardent, industrieux, persévérant, infatigable pour les temples spirituels de Jésus-Christ. Oui, vos âmes, mes Frères, étaient à ses yeux des temples plus chers mille fois que sa basilique tant aimée. Je laisserais votre patience à énumérer seulement les établissements ouverts sous son épiscopat pour la sanctification de vos âmes : Maison de Refuge, Maison du Bon-Secours, Maison de Saint-Joseph, à Quimper ; Maison de la Compagnie de Jésus, Maison de la Mère de Dieu, Maison des Carmélites, à Brest ; Maison des Filles de la Croix, au monastère du Relecq ; Maison des Sœurs Hospitalières, à Pont-l'Abbé, et tant d'autres, sans compter les pieuses institutions, les congrégations de tout genre, qu'il multipliait avec une inépuisable activité. Je ne puis nommer tout, mais je ne saurais passer sous silence cet institut des Dames de Sainte-Anne, l'honneur de votre ville, centre de bénédictions, de grâces et de charité. Il faudrait encore vous parler de son amour pour l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, pour l'établissement d'éducation des Ursulines de Quimperlé, pour cette Maison de la Providence de Quimper dont il fut si longtemps la providence visible ; pour l'œuvre des Retraites, l'une de ses préoccupations constantes avec celle des Catéchismes. Comme il savait le secret de ranimer le zèle des prédicateurs, de les consoler par un mot, par une parole du cœur, de leur faire oublier les labeurs de leur ministère. « Je ne l'ai jamais quitté, disait l'un d'entre eux, et ils le diraient tous ; je ne l'ai jamais quitté, sans me sentir plus fort. »

C'est que nul n'a jamais estimé plus haut ni environné de plus

de considération le ministère sacerdotal. Il aimait ses prêtres, vous le savez, Messieurs, vous qui le receviez sous votre toit, lors des visites pastorales, où son arrivée répandait dans vos paroisses la joie et le bonheur. Mais surtout il respectait le prêtre comme le ministre de Jésus-Christ, l'organe des sacrements, le guide et le père spirituel des âmes. Tout en le respectant, il travaillait sans cesse à le rendre de plus en plus respectable. Que ne fit-il pas pour maintenir son clergé dans cette voie de la perfection sacerdotale, pour le préserver de la contagion des erreurs modernes, et raviver en lui l'étude de la saine théologie ? « Je n'ai d'action sur les peuples que par les prêtres, disait-il quelquefois. Les peuples se sanctifieront, si j'ai de saints prêtres. » Lui, si modeste pour sa personnalité, il était fier de ses prêtres. Au dehors, il se souvenait qu'il avait l'honneur de vous représenter, et il ne permettait jamais qu'on l'oublât. « La foi, disait-il encore, a trois remparts en Bretagne : le clergé, la langue et le costume. » Aussi nul évêque peut-être n'a plus fait que lui pour la langue bretonne : journaux, livres, brochures en cet idiome des Celtes si poétique et si fier ; il prenait en ce genre toutes les initiatives et encourageait tous les efforts. La rédaction en langue bretonne des *Annales de la Propagation de la Foi*, sous un directeur intelligent et dévoué, plaça bientôt le diocèse de Quimper au cinquième rang de tous les diocèses du monde, pour les souscriptions à cette œuvre apostolique.

Qu'on ait cherché, mes Frères, à vous enlever un tel évêque pour lui offrir successivement les métropoles de Toulouse et de Bourges, vous l'avez tous su, et nul de vous n'en fut surpris. Mais il vous aimait, il refusa tout pour rester vôtre ; et vous l'en aimiez davantage. Une seule séparation lui fut pénible ; elle n'était qu'intermittente, mais elle le tenait trop souvent encore loin de vous. Au conseil supérieur d'instruction publique, avec Mgr Parisis, d'illustre mémoire, il combattit les bons combats. Quelque temps il put espérer être utile. Un autre courant, — hélas ! où menait-il ? nous le voyons aujourd'hui, —

prédomina dans les sphères du pouvoir. Votre évêque consulta de vive voix le Souverain Pontife, lui demandant si Sa Sainteté approuverait qu'il donnât sa démission. La réponse fut négative ; mais la démarche ne resta pas secrète ; votre évêque prit soin de la faire connaître lui-même. Il eut l'honneur d'une destitution officielle.

Avec quelle joie, j'en fus témoin, il reprit la route de sa chère Bretagne ! Dans cette maison épiscopale, qu'on pouvait à juste titre appeler la maison du père de famille, il allait se retrouver au milieu de son clergé et de ses fidèles, secondé par les prêtres si intelligents, si dévoués, avec lesquels il partageait les soins de l'administration, ou qui composaient son sénat sacerdotal. Je ne la connaissais point alors cette maison hospitalière. La première fois que j'y fus reçu, votre pieux évêque me conduisit aux pieds de la statue de Marie qui domine la façade intérieure et me la montrant : « Voilà, dit-il, la maîtresse du logis. Vous êtes chez elle, c'est d'elle seule que vous aurez à prendre les ordres. » Ce qu'il était dans l'intimité de sa vie, cet admirable évêque, on m'a convié à vous le dire. J'essaierai. « Vous connaissez maintenant, me disait-il, ceux qui partagent mon existence de chaque jour. N'est-il pas vrai qu'ils pensent tout haut devant moi, et que jamais ils ne craignent de me contredire ? J'aurais la flatterie en horreur. » Son égalité d'âme était vraiment extraordinaire. Parfois dans les étreintes de la maladie dont il souffrit trente ans, il lui arrivait de passer jusqu'à quinze nuits de suite sans pouvoir se coucher ni dormir. Cette cruelle souffrance n'altérait même pas la sérénité de ses traits, et comme on lui en faisait l'observation, il répondait : « Que gagnerai-je à attrister les cœurs autour de moi ? N'est-ce point assez de la tristesse de ma propre souffrance ? » Une fois, une seule fois, durant seize années de vie passée en commun, il eut un mouvement de vivacité et d'impatience. Puis, se reprenant, il dit : « N'en tenez pas compte, je vous prie ; ce n'est pas moi, c'est la souffrance qui parlait. » Et le prêtre, l'ami, qu'il croyait avoir offensé, se prosternait et baignait de larmes les

maïns de son saint évêque. Ses entretiens familiers, ses conversations de chaque jour, avaient un charme indicible. On s'étonnait de découvrir, dans cette intelligence et dans ce cœur, des côtés et comme des horizons toujours neufs. Sa vie méditative durant les nuits sans sommeil alimentait, je crois, son autre vie, celle qu'il dépensait avec les hommes : le délicieux livre de *Jeanne des Anges* en est la preuve. Pareil à ces eaux limpides mais profondes qui recèlent dans leurs trésors les perles précieuses, il se laissait pénétrer aux regards de l'amitié, et n'était jamais moins surpris que quand elle le trouvait si surprenant lui-même. Tel je le connus, dans cette maison redevenue une seconde fois si généreusement hospitalière, vidé aujourd'hui, ne pouvant au lieu du tribut de ma reconnaissance lui payer que celui de mes larmes : *Pro votis quæ cogitaveram nunc lacrymarum tributa persolvo*. La mort qu'il avait tant de fois affrontée, en véritable apôtre, sur les flots de votre Océan, refusa de le prendre chez vous, comme si elle eût reculé devant votre amour. « Vous êtes brave, Monseigneur, lui disait par une furieuse tempête un commandant de navire. Vous êtes presque aussi marin que nous. Si vous l'exigez, je mettrai à la mer. Nous arriverons peut-être... » Mais je n'en réponds pas. — A la grâce de Dieu, répondit l'évêque. Partons : mes pauvres *Ilens* (1) m'attendent. » — Une autre fois, par une brume épaisse, pendant la nuit, parmi les rochers du Raz de Seins, les Charybde et les Scylla de vos côtes, la barque qu'il montait fut lancée avec la rapidité de la flèche contre un écueil. Une de ces lames sourdes, lames de fond, qui ont, hélas ! fait ailleurs tant de victimes, souleva la barque, l'emporta dans son mouvement gigantesque, et, d'un bond, la jeta saine et sauve de l'autre côté du récif. Quand on suppliait votre évêque de ne plus s'exposer à de pareils dangers, il répondait simplement : « Pourquoi ? Ma vie vaut-elle mieux que

(1) On donne ce nom aux habitants des îles semées sur toute la côte de l'Océan breton.

« celle de ces braves gens ? Ils font tous les jours un sacrifice « qui, en somme, est une exception pour moi. »

On vous a parlé de son dévouement au Saint Siège, de son amour filial pour le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur infailible de Pierre, le bien-aimé pasteur et père de la catholicité, Pie IX, plus grand que l'adversité par la grandeur de son courage, Pie IX à qui Dieu réservait les années de Pierre, sans doute parce que l'une d'elles sera l'année du triomphe. Il disait souvent : « On n'explique pas assez le sens vrai du mot consacré « par le droit canonique, la tradition, l'histoire, la liturgie : « *Devotio erga Sedem apostolicam*, la dévotion au Siège apostolique. Jésus-Christ est présent dans son Eglise de deux « manières, l'une réelle mais invisible au sacrement de l'Eucharistie, l'autre représentative mais visible en la personne « de son Vicaire. Parallèlement à l'adoration pour la présence « réelle, il y a donc la dévotion pour la présence déléguée. « C'est Jésus-Christ dont je baise les pieds, quand je me « prosterne devant le Vicaire de Jésus-Christ. » Telles étaient ses pensées habituelles, quand il vous quitta pour aller siéger au concile du Vatican. La décision dogmatique que cette œcuménique assemblée devait, avec l'assistance du Saint-Esprit, proclamer à la face du ciel et de la terre, votre évêque l'avait toujours professée, et il vous l'enseignait dans le mandement par lequel, avant cette longue séparation, il sollicitait si humblement les secours de vos prières. « La primauté de « Pierre, vous disait-il, a dû passer à ses successeurs avec ses « privilèges, sans excepter, bien entendu, l'infailibilité ; car « toutes les charges que Jésus-Christ a établies dans son « Eglise, il les a établies d'une manière permanente, parce « qu'il les a établies pour le bien, pour l'utilité, pour les « besoins de l'Eglise, comme conditions d'existence, comme « moyens de perpétuité. » C'était la foi de toute sa vie ; elle se raviva et grandit dans son âme en proportion des douleurs de Pie IX. Que ne fit-il pas, dans la mesure de son influence, pour prévenir tant de cruelles épreuves ? Il avait porté coura-

geusement ses protestations jusqu'à un trône où la vérité n'était malheureusement plus accueillie. Dès l'époque de la guerre d'Italie, dans un entretien avec le chef de l'Etat, il avait dit ces paroles textuelles : « Souvenez-vous de Pie VII et de Napoléon I^{er}. Ne touchez point au pape, n'y laissez « toucher par qui que ce soit. Dès qu'on a mis le doigt dans « l'engrenage des ennemis du Saint Siège, le corps y passe « tout entier. » La prédiction se réalisa, et vous savez combien votre évêque vous fut reconnaissant du zèle, de la charité, qui rendirent si fructueuse parmi vous l'œuvre du Denier de Saint-Pierre.

Il arriva donc, après une tempête de quatre jours, dans la Ville Eternelle, seul asile en ce monde où, dans la complète liberté de ses délibérations, put se réunir, à l'ombre du drapeau pontifical, un concile œcuménique. Cette réflexion frappait vivement l'esprit de votre évêque. « Nous avons ici sur place, « disait-il, la démonstration la plus évidente du lien étroit qui « rattache la question de l'infailibilité dogmatique à celle du « pouvoir temporel des papes. Sujet d'un roi quelconque, le « pape, dépositaire infailible de la vérité, aura sa parole « captive. Qui garantira à l'univers catholique que cette parole de vérité, à laquelle tout fidèle doit se soumettre, n'aura « pas été dénaturée par les susceptibilités ombrageuses de la « puissance qui mettrait de nouveau Pierre aux liens ? » Les libres suffrages des évêques du monde entier vous apprirent, mes Frères, en quelle estime était tenu votre évêque, dans ce grand cénacle du Vatican. Lui, cependant, avait passé chaque jour de longues heures à ses sanctuaires préférés de l'*Ara-Cœli* et de *Sainte-Marie-de-la-Minerve*, pendant que son nom était dans toutes les bouches. « J'aime, disait-il, aller prier seul « dans mes églises de dévotion, parce que je puis alors y rester « tout le temps que je veux, sans gêner les personnes qui « m'accompagneraient. »

Le concile du Vatican, on ne saurait trop le redire, fut par excellence une assemblée de prière, de travail sérieux, de

mortification évangélique. On s'est étonné dans le monde qu'il ait pu offrir néanmoins le spectacle de discussions vives et prolongées. Ceux qui auraient partagé cet étonnement ne réfléchissent pas que plus les questions agitées touchaient de près à la foi, plus des hommes d'une foi aussi ardente que profonde, des évêques dont la foi tenait pour ainsi dire au fond même des entrailles, devaient dans la controverse apporter d'ardeur et de chaleureuse conviction. La part de votre évêque fut grande, très-grande, dans le résultat définitif. Sur ce vaste théâtre, il déploya, avec l'admirable mansuétude que vous lui avez connue, toutes les ressources d'un esprit aussi fin que sa science était complète ; il prit quelquefois la parole en un latin dont ses discours synodaux vous ont fait connaître la pureté, la justesse, l'élégance. Sa parole avait du poids. Mais c'était moins sur les discours que sur la prière, la méditation calme de la vérité, la lumière du Saint-Esprit, qu'il comptait pour dissiper les scrupules, éclaircir les difficultés, réunir toutes les intelligences. Pas un instant, durant ces longs mois, il ne perdit, je ne dirai pas la confiance, mais la certitude du triomphe de la vérité. Que de fois il releva des courages abattus, des âmes moins fermes et moins patientes que la sienne ! « Si l'œuvre du concile ne « dérangeait pas les desseins de Satan, disait-il, est-ce que « Satan susciterait contre elle tant d'orages ? » Quand on lui présentait des formules de transaction où la vérité se trouvait assez nettement exprimée pour satisfaire les consciences droites, assez voilée pour laisser place aux subterfuges, il disait : « Vous savez si la vie que je mène ici n'est pas une « vie de pénitence. Cependant j'aimerais mieux la voir se « prolonger ainsi jusqu'à la fin des jours qui me restent, « plutôt que de signer une décision qui ne serait pas définitive. Qu'importe ma vie, si je puis contribuer à éteindre « pour jamais une division qui a fait tant de mal à l'Eglise « et à la France ! » C'est ainsi qu'il servit la vérité dans l'assemblée des princes de l'Eglise, et qu'il se montra dévoué jusqu'à la mort à son auguste chef : *In medio magnatorum ministravit, et in conspectu præsidis apparuit.*

Il revint grandir parmi vous, pour assister à l'effondrement de la France et aux dernières épreuves contre lesquelles Pie IX lutte encore. Sa douleur, vous en fûtes témoins : les paroles que ce double désastre arrachait à son cœur retentissent encore dans les vôtres. « La France sera sauvée par la foi, disait-il, et le Saint Siège par la France. » Il porta pour la dernière fois cette espérance, ce vœu, cette prière suprême, aux pieds de Notre-Dame-de-Tout-Remède, Notre-Dame-de-Rumengol. « C'est pour nous qu'elle a choisi ce beau nom, » disait-il. Nous sommes accablés par tous les maux à la fois ; « jamais nous n'avons mieux senti la nécessité de recourir à Notre-Dame-de-Tout-Remède. » Exigeant trop de ses forces épuisées, il voulut présider la magnifique procession des pèlerins. Arrivé aux pieds de la statue de Marie, cette statue que Pie IX avait daigné couronner par ses mains, et qui domine comme sur un trône de grâces les riantes vallées de Rumengol, il eut une crise de défaillance : on crut qu'il allait rendre l'âme entre les mains de Marie. Au retour, il disait : « Vous le voyez, je soutiens contre mon mal une lutte à mort ; si je ne le tue point, il me tuera. » Sa façon de lutter était héroïque. Dès le lendemain, il reprenait le cours de ses visites pastorales, sans vouloir entendre parler d'un instant de repos. « Est-ce qu'un évêque est fait pour se reposer, » disait-il. Le jour du jubilé pontifical de Pie IX, votre évêque reparut dans cette chaire, hélas ! où vous ne le verrez plus. Il vous souvient encore de ses dernières et si touchantes paroles : « Evêque et fidèles, vous disait-il, pasteur et troupeau, tous ensemble, tout ce diocèse, nous sommes en ce moment par la pensée aux pieds de Pie IX. Jésus-Christ nous bénit par les mains de son Vicaire ; il nous parle par sa bouche, nous instruit par son exemple ; et tous nous disons à Pie IX : *Ad multos annos !* »

Il parlait ainsi, et lui-même ne devait plus avoir d'années sur la terre.

Il partit ; c'était pour le ciel.

Oh ! oui, Seigneur, nous l'espérons de votre infinie miséricorde. Marie immaculée, dont il fut le serviteur et l'évêque, qu'il avait honorée sous les quatre titres de Notre-Dame-des-Champs, Notre-Dame-de-Bon-Secours, Notre-Dame-de-Bethléem, Notre-Dame-de-Rumengol, il la retrouva Reine du ciel, au pied du trône de Jésus-Christ. Il y retrouva Pierre, dont il avait si noblement défendu les prérogatives. Ses prédécesseurs, les pontifes de la Cornouaille et du Léon, glorieuse phalange durent s'écrier : C'est le digne héritier de notre lignée pastorale dans la piété, dans l'apostolat, dans la doctrine, dans l'administration ! Et les splendeurs de la maison de Dieu qu'il avait tant aimée sur la terre, il les retrouvait sous les portiques de la Jérusalem céleste.

Nous cependant, orphelins, nous pleurons, et il s'est fait une grande effusion de larmes parce que nous ne devons plus sur cette terre revoir sa face. En remontant le cours de sa vie, il nous semblait remonter le fleuve de nos joies, la source de notre bonheur ; et voilà que la fin de ce discours ramène les larmes du début.

Mais, Seigneur, elles sont rédemptrices à vos yeux les larmes de la piété filiale, les larmes versées pour l'âme d'un père qui, lui-même, a essuyé tant de larmes : *Redemptrices lacrymas* ; les larmes de ces prêtres qui pleurent le pontife aux mains duquel ils doivent leur sacerdoce ; les larmes des pauvres qu'il a constitués ses héritiers, ses seuls et uniques héritiers ; les larmes des vieillards qui disent : Pourquoi avons-nous eu la douleur de lui survivre ? les larmes des jeunes gens qui disent : Fallait-il commencer à le connaître pour que sa perte nous rendit sitôt inconsolables ?

Vous donc, pieux et digne Prélat, qu'il a aimé comme un frère, vous qui deux fois êtes venu partager notre douleur, pleurer et prier avec nous, ah ! portez-les à l'autel, ces larmes rédemptrices auxquelles vous avez voulu unir les vôtres. Que vos mains consacrées les mêlent au sang divin de l'auguste victime qui a racheté le monde.

Nous tous, mes Frères, en ce jour de solennel adieu, pendant que le ministre de Jésus-Christ épanchera le calice du salut au lieu des expiations, et qu'il arrosera cette âme si chère du sang de l'Agneau, nous dirons : « Seigneur, souvenez-vous de toute la mansuétude de notre père bien-aimé ; » *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* Donnez-lui le rafraîchissement, la lumière, la béatitude et la paix dans les tabernacles éternels. *Amen.*